Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 19 (1886)

Artikel: La nature de la conversion : ou la nouvelle naissance considérée comme étant le retour de l'homme à son état originaire et normal [suite]

Autor: Malan, C.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379395

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA NATURE DE LA CONVERSION

OU

LA NOUVELLE NAISSANCE CONSIDÉRÉE COMME ÉTANT LE RETOUR DE L'HOMME A SON ÉTAT ORIGINAIRE ET NORMAL

PAR

C. MALAN

TROISIÈME ARTICLE [1]

II. Le fait religieux, tel qu'il se montre au point de vue de cette seconde thèse que : *l'homme, créé pour atteindre à l'image de Dieu, et par conséquent capable de réaliser en lui cette image, n'a pas cessé d'être tel après son péché.*

On respire comme un tout autre air, on met pour ainsi dire le pied sur les sommets de la vie éternelle et de la liberté, du moment où l'on a compris, qu'en dépit de la déchéance que lui a value son péché, l'homme n'en est pas moins demeuré, dans le centre de son être, la créature que Dieu avait destinée à avoir part à sa vie, à pénétrer dans son royaume éternel; du moment où l'on a compris, qu'encore à cette heure le caractère de l'homme, — ce qui le distingue de toutes les créatures qui l'entourent, — c'est d'être, grâce à son origine elle-même, c'est-à-dire en vertu de la volonté éternelle de son Créateur, un agent capable de réaliser l'image de ce Créateur; la seule de toutes les créatures de Dieu qui soit ainsi appelée, par la vo-

[1] Voir les livraisons de juillet et septembre.

lonté même de son Auteur, à s'unir à Dieu lui-même; la seule, par conséquent, — au moins dans le monde qu'elle habite, — dont Dieu ait pu revêtir la forme d'existence, et à laquelle ait pu être accordé « le droit d'être appelée enfant de Dieu[1]. »

Tout alors, dans les faits qui nous ont occupés, se présente sous un autre aspect. L'état actuel d'égarement et d'éloignement auquel l'homme a été réduit par sa désobéissance, n'implique plus un changement définitif et irrévocable dans sa nature elle-même. Ce n'est plus une chute sans relèvement; ce qui, par une sorte de prescription, serait devenu comme un état de choses normal, naturel et nécessaire. C'est au contraire, dès lors, un état qui nous apparaît aussi indigne de l'homme, qu'il est opposé à la pensée divine à son égard; c'est un fait essentiellement anormal et exceptionnel. A mesure que nous saisissons cette grande vérité, que l'homme pécheur et mortel n'est pas l'homme vrai, l'homme tel que le Créateur l'avait voulu, tel qu'il le veut encore, — nous comprenons aussi que c'est bien « le Fils de l'Homme » qui doit représenter pour nous « l'homme selon le cœur de Dieu. » Si, — par amour pour nous, et pour nous faire ressaisir cette vérité, que Dieu nous aime et qu'il nous désire encore en dépit de notre état de profonde déchéance, — le Fils de l'homme a voulu revêtir devant nous notre état misérable et mortel, il n'en est pas moins demeuré en lui-même, dans le centre moral de son être, l'homme tel que Dieu l'avait créé ; l'être capable de réaliser l'image humaine du Dieu saint, et par là même capable de vaincre, en lui-même et pour nous, le péché et la mort dont nous étions devenus les victimes.

C'est ainsi que le Christ, comme Fils de l'homme, nous révèle en sa personne cette première vérité : que notre chute n'a pas encore atteint notre nature elle-même ; qu'encore à l'heure qu'il est, en dépit de notre indignité et de notre profonde misère, nous n'avons pas cessé d'être ce qu'il est lui devant nous, l'objet de l'amour, et le but des décrets de grâce, du Dieu suprême lui-même. A ce fait si éclatant pour ce qui

[1] Hébr. II, 16 : Il n'a pas pris à lui la nature des anges. Jean I, 12 : A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le droit d'être faits enfants de Dieu.

le concerne, se joint pour nous cet autre fait qui nous regarde nous tous directement ; que ce qu'il est, aussi bien que ce qu'il a souffert, et tout spécialement que sa victoire finale sur le mal et sur la mort, — que tout cela a eu lieu non pour lui, qui n'en avait pas besoin, mais pour nous, pour lesquels ces faits constituent l'assurance absolue et de l'amour de Dieu, et du salut qui nous est destiné. C'est ce dont nous convainc toujours plus l'amour que ce Fils de l'homme nous témoigne, et dont sa vie historique tout entière nous donne la preuve la plus éclatante. Si nous-mêmes, en dépit de notre séparation de la source de la vie et de l'amour, en dépit de cet isolement de notre cœur qui se montre dans notre égoïsme, nous sommes encore néanmoins reliés les uns aux autres par une vie commune, grâce à laquelle les joies et les douleurs de chacun nous concernent tous, et non pas seulement les individus spéciaux qu'elles auraient d'abord atteints, — nous sentons qu'il nous dit vrai, ce Fils de l'homme saint et normal, quand il nous assure que tout ce qu'il possède devant nous appartient à nous tous, et que ce qu'il a souffert sous nos yeux, il l'a souffert pour nous en rendre vainqueurs.

Nous comprenons alors, les yeux fixés sur sa personne, que notre chute, quelque profonde qu'elle soit, n'a touché jusqu'à cette heure qu'à notre position historique ; et, qu'en dépit d'un égarement qui a envahi notre volonté elle-même, nous n'avons pas cessé, nous hommes pécheurs et mortels, d'être, pour Dieu lui-même, ceux qu'il avait créés capables de Lui devenir semblables. Nous comprenons que, si nous nous sommes séparés de Dieu, lui s'est si peu séparé de nous, que comme l'affirmait Jésus-Christ au théologien de Jérusalem, « Il a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle. »

Telle est bien la première vérité dont nous devons nous convaincre. Avant de « se lever pour retourner chez son père, » il faut, en effet, que le fils qui était alors « perdu et mort » ait retrouvé, en « revenant à lui-même, » cette conscience de soi dont il avait entièrement négligé le témoignage. Si, dans son découragement, ce fils égaré se fût persuadé ne

plus appartenir à celui qu'il avait délaissé, la première chose, pour le sauver, aurait été de lui rappeler la noblesse de sa race, et de le convaincre de la grandeur de ses origines.

C'est bien aussi là ce que fait le Fils de l'homme lorsqu'il vient nous sauver. Ce n'est pas flatter le pécheur, que témoigner devant lui de la lumière qui avait éclairé son origine avant qu'il eût été envahi par les ténèbres du péché ; que le convaincre de ce fait, qu'il a été créé pour réaliser ici-bas l'image de Dieu elle-même ; qu'affirmer devant lui, ce dont témoigne déjà au dedans de lui la conscience qu'il a de son être, que la pensée divine à son égard n'a pas changé ; qu'elle est demeurée ce qu'elle était au jour où il avait été créé. Admettre que « l'injustice de l'homme » ait pu, avant le jugement final du juste juge, anéantir ou même modifier le décret de Dieu à son égard, — ce ne serait pas là être humble ; ce serait l'aveuglement, et le découragement, de l'orgueil.

Bien au contraire ! que l'Esprit de vérité persuade à l'homme égaré dans son péché, qu'il a été créé pour être fils de Dieu, et vous verrez cet homme se réveiller de son péché comme d'un cauchemar. Il sera aussitôt « saisi de componction, » et les pleurs de sa repentance feront éclater la joie des esprits célestes.

Pour ne mentionner qu'un seul des faits intérieurs dans lesquels notre conscience suffit à nous faire voir que nous sommes bien réellement encore, en dépit de notre déchéance, ce que Dieu nous a créés, — des êtres capables de réaliser son image et sa ressemblance, — il suffit de rappeler cette faculté que l'homme possède, dans son état actuel, de créer ou de faire surgir à son gré, au dedans de lui-même, des déterminations de volonté qui deviennent ensuite des portions intégrales de son être. Il forme ainsi lui-même, librement et souverainement, son « caractère ; » c'est-à-dire ce qui constituera dès lors sa valeur morale, et cela d'une façon positive et définitive, en sorte qu'il en demeurera seul responsable. Il y a certainement là dedans une faculté d'initiative, qui rapproche l'action de la volonté humaine de l'action souveraine du Créateur.

Sans doute, à la différence de celle-ci, cette action humaine

est contenue dans des limites qui lui ont été imposées. Toutefois, comme suffit à le prouver le sentiment de responsabilité qui l'accompagne, cette activité n'en demeure pas moins, en dedans de ces limites, libre et souveraine. C'est là cette « liberté morale, » qu'il faut soigneusement distinguer du degré de liberté que ce même homme posséderait en commun avec les animaux, et qui ne concernerait que la seule action des instincts de son existence terrestre. Le fait est que, à la différence de ce que nous pourrions imaginer être la conscience chez l'animal, l'homme n'aura pas conscience de son existence terrestre comme de sa vie essentielle et définitive. Ce qui peut s'appeler dans l'homme une vie animale ne constitue bien, à ses propres yeux, que le lieu, ou le théâtre, préparé au développement ultérieur de sa véritable vie. Ce n'est bien là pour lui que l'organe, ou l'occasion temporaire, de la vie éternelle en vue de laquelle il a été créé et qu'il est appelé à conquérir.

C'est à ce fait de conscience que se rapportent souvent les expressions mêmes de l'Ecriture. Elle nous représente la portion purement terrestre de notre être comme étant destinée, chez l'homme qui a reçu le « souffle divin, » à devenir le moyen d'accomplir une tâche momentanée ; la tâche de relever le monde déchu auquel l'a rattaché sa première origine. Placé, grâce à ce premier fait, au sein d'un monde déjà depuis longtemps devenu anormal, l'homme, une fois nanti du « souffle de Dieu, » devait agir sur ce monde-là au moyen des organes de son corps et de son intelligence. Au lieu de cela, trompé, séduit, il a transporté, par sa désobéissance, — non pas sa nature, dont il ne dispose pas ! — mais l'activité de sa liberté et l'exercice de sa décision réfléchie, dans la sphère de cette existence anormale et dévoyée qu'il aurait dû vaincre et réformer. Au lieu de réduire ce monde déchu sous la loi du Souverain, il y rattache sa propre existence en la détachant de cette loi. Par là même il est devenu mortel. Rejetant cette confiance absolue en Dieu qui devait demeurer la source de son obéissance, il a aussitôt perdu la conscience de la présence en lui de ce « souffle de Dieu, » qui avait jusque-là constitué pour lui le centre de la conscience de son être.

Dès ce moment, cette conscience a perdu la vue assurée de son véritable objet. L'homme, dès lors, « se cherche lui-même ; » et à mesure que cette recherche se montre vaine, il se sent « perdu, » et « mort. » Il perd ainsi, toujours plus, jusqu'au sentiment qu'il aurait eu d'abord de sa véritable destinée. Ce dont il a encore conscience, lui apparaît toujours plus comme une forme d'existence essentiellement vaine et éphémère. Quant à l'idée d'une vie divine, elle ne ressortira plus pour lui, — et cela d'une façon purement négative, — que du sentiment qu'il posséderait encore, de besoins auxquels ne suffit rien de ce que renferme sa seule existence terrestre. Bientôt il se voit forcé de limiter ne fût-ce que ses désirs, à cette existence dont il avait fait le seul objet de sa conscience de lui-même.

Si donc il y a en effet, à cette heure, un abîme infranchissable entre l'homme et Dieu, ce n'est pas le résultat nécessaire, comme dans le cas de la plante ou de l'animal, d'une différence foncière et essentielle. C'est une distance que la désobéissance de l'homme a fait intervenir entre le côté affectif de son être, et Celui qui, lui, est demeuré son Père ; entre son cœur, et Celui dont la vie sainte et éternelle lui présente le seul but réellement digne de son ambition et de ses efforts, parce que seule elle peut répondre aux besoins fonciers de sa nature.

Ce n'est donc pas la nature de l'homme qui est séparée de Dieu. C'est l'homme lui-même qui, bien que demeuré, par sa nature, « capable de Dieu, » a faussé cette nature par un acte de volonté résultant d'une erreur qu'il eût dû savoir éviter. C'est ainsi qu'il s'est mis dans l'impossibilité d'entrer, dès ce moment, en un rapport direct et personnel avec le Dieu auquel continuent à aspirer les intérêts les plus profonds de son âme. L'homme actuel est un être qui avait été créé pour « devenir comme Dieu, » mais dont la désobéissance a arrêté le développement, en le jetant dans « une voie dont l'issue est la mort. » Non seulement, par conséquent, la distance actuelle entre Dieu et l'homme n'existe que du chef de l'homme, mais l'homme ne l'a pas inaugurée expressément, ni dans le but de se séparer de Dieu. Il n'a pas désobéi au commandement pour repousser

le commandement ; encore moins pour le repousser parce que c'était l'expression de la volonté de Dieu. Il s'est trouvé avoir désobéi à Dieu, parce qu'il n'avait gardé devant lui que le désir propre de sa convoitise. Il n'a pas rejeté et repoussé expressément la volonté de Dieu ; il a préféré à cette volonté la sienne propre, et cela afin d'atteindre d'emblée au but que Dieu avait assigné à sa nature, qui était « qu'il devînt comme Dieu. »

Evidemment la séparation d'avec Dieu qui résulte d'une faute semblable, ne touche pas à la nature même de l'homme ; comme aussi le retour à Dieu, s'il implique sans doute pour l'homme la nécessité d'une activité ou d'une vie nouvelle, n'impliquera cependant pas l'inauguration d'un autre être, d'un autre principe d'existence, d'une autre nature. Ce sera bien plutôt pour l'homme, le retour à ce qu'avait été son point de départ ; la « conversion » à ce qu'il avait sans doute perdu de vue, mais à ce qui n'en était pas moins demeuré, — comme cela subsistera jusqu'au jugement final, — l'intention ou la pensée divine à l'égard de l'homme.

Ce que nous disons là est si vrai, que ce n'est bien que dans cet ordre de faits, que nous pourrons chercher l'explication de ce qui demeure pour notre pensée une énigme ; je veux dire l'explication de la réalité du *temps*. Impossible à concevoir en lui-même, ou par une analyse directe, le temps, dès que nous le considérons comme une création expresse de Dieu, devient dès lors pour nous un fait non seulement plausible, mais même absolument nécessaire. En effet, au point de vue des droits impliqués dans la liberté morale, le temps nous apparaît comme le moyen employé par l'Etre éternel, pour maintenir avec la créature libre le rapport qu'aurait brisé cette créature, mais que lui voudrait maintenir.

De là ce fait, que l'Ecriture sainte nous représente Dieu comme ayant inauguré son rapport avec l'homme avant le temps ; « avant la fondation du monde, » ou « avant les siècles. » Il l'aurait ensuite placé dans le temps pour y être soumis, comme créature libre, à l'épreuve de la tentation ; et cela, afin qu'il apprît la signification et la valeur de cette vie éternelle qui est supérieure au temps.

Le temps, en effet, non seulement n'est pas la vie éternelle, mais il est même impropre à contenir cette vie. Il n'en peut contenir que la préparation, ou que le point de départ; pour autant que l'être dont il s'agit posséderait en lui-même un élément de cette vie morale, qui seule est capable de devenir une vie éternelle. Par là même, sans doute, le temps n'est pas nécessairement pour un tel être la mort, la cessation, ou l'absence, de cette vie. Néanmoins la mort peut y être inaugurée. L'homme déchu peut finir par désapprendre à aimer, devenant ainsi incapable de la vie éternelle dont seul l'amour est « capable. »

En nous plaçant à ce point de vue, nous comprendrons que l'homme historique actuel, ou l'homme déchu, possède encore, dans l'existence temporaire à laquelle il s'est condamné lorsqu'il a séparé sa volonté de la volonté divine, la possibilité, ou de revenir à la vie éternelle en Dieu, ou d'achever de se séparer irrévocablement de cette vie, en repoussant expressément l'amour de Dieu qui lui serait présenté [1].

Revenir à Dieu ne saurait signifier autre chose, pour cet homme, sinon ressaisir sa vie dans la pensée du Créateur à son égard, pensée qui lui est révélée dans l'avènement et dans le sacrifice du Christ. En faisant cela il se sépare, autant qu'il est en lui, de l'existence purement terrestre et passagère qu'il avait embrassée; existence qui, parce qu'elle était ainsi la négation de la volonté divine comme règle de sa vie, constituait pour lui « une existence de mort. » Revenir à Dieu, pour un tel homme, ne signifie donc pas être le spectateur de la naissance, au dedans de lui, d'un être entièrement étranger à ce qui avait été jusque-là l'objet de la conscience de lui-même. Non ! c'est, après être mort à soi-même, c'est-à-dire après avoir dépouillé ce qui constituait pour lui son existence terrestre, se voir devenir soi-même le sujet d'une nouvelle naissance, l'objet d'une régénération de son propre être. C'est donc être revenu à ses premières origines. C'est avoir cessé d'être un homme différent de l'homme que Dieu avait voulu lorsqu'il nous avait créés. C'est, en un mot, avoir accepté avidement ce nouveau

[1] Hébr. VI, 4 à 6.

commencement de vie que l'apôtre désigne par cette expression : « Christ formé en nous. »

Quand un tel homme en vient à « saisir la vie éternelle, » à « s'emparer du royaume de Dieu, » — ce n'est donc pas là, en lui, l'accomplissement d'un fait à l'égard duquel il demeurerait passif. Ce n'est pas non plus la vue du résultat au dedans de lui d'une action anormale, imprévue ou même violente. Non ! il ne fait alors que rentrer en possession de ce qui était réellement à lui ; de ce que la pensée de Dieu, de ce que « son décret, » n'avait jamais cessé de lui attribuer. Il pénètre alors lui-même, par l'obéissance de sa foi au Dieu qu'il avait jusque-là méconnu, dans une vie et dans un royaume dont l'absence n'avait jamais cessé de le faire souffrir. Maintenant il va y retrouver, non pas une sphère d'activité étrangère à sonâme, mais au contraire ce que cette âme saisira comme sa « patrie, » ou comme sa « maison paternelle. » Au point de vue de Dieu, il se trouvera alors que l'homme qui avait été voulu, et aimé, avant le temps, après avoir été placé dans le temps pour y être soumis à l'épreuve de sa liberté, est maintenant appelé, après que cette épreuve a eu lieu, à dépouiller son existence dans le temps, pour ressaisir sa vie normale dans le royaume éternel de Dieu.

Tout cela, l'homme converti à Dieu le saisit non pas d'une manière abstraite, mais dans la personne et dans l'histoire du Christ de Dieu comme Emmanuel, comme le Fils de Dieu devenu fils de l'homme. Disons plus ! il le saisit dans la personne et dans l'histoire de Celui *en qui* le Dieu suprême avait voulu l'homme ; de Celui *en qui* seul, depuis la création de l'homme, ce Dieu avait vu et conservé cet homme devant sa pensée d'amour. C'est là ce que l'apôtre a devant les yeux lorsqu'il dit de lui-même : « Je vis, non pas moi, mais Christ vit en moi [1] » ; ou lorsqu'il écrit ces mots à des hommes naguère encore des païens : « Votre vie est cachée avec Christ en Dieu [2]. » C'est cet ensemble de faits qu'il désigne par ces mots : « le mystère de Dieu le Père et du Christ [3]. »

[1] Gal. II, 20.
[2] Col. III, 3.
[3] Col. II, 2.

Voilà le fait dont il faut avant tout que l'homme ait été persuadé. C'est en niant que cela soit, et même que cela puisse être, que l'esprit d'erreur retient captives les âmes que s'efforce de sauver Celui qui s'appelle aussi bien « la *vérité* que la « *vie.* » C'est en disant à l'âme humaine que Dieu lui est étranger ; que, s'il l'a une fois connue et aimée, à cette heure il ne la connaît plus que pour la maudire, que « le menteur » amène cette âme à se défier de Dieu et à le fuir ; qu'il la pousse à méconnaître, à blasphémer, et même parfois à haïr, son Créateur et son bienfaiteur. Un esprit aussi juste que profond et qui, à cette époque, ignorait encore l'Evangile du salut, n'a pas hésité, appuyé sur les seules lumières de la conscience, à dire à ce sujet un mot qui touche de près à l'Evangile tout entier. Nous faisons allusion à cette parole de Mme de Staël dans son livre sur l'*Influence des passions*, lorsqu'elle termine le tableau du criminel par cette remarque : « Si l'on pouvait encore avoir quelque prise sur un tel caractère, ce serait en lui persuadant tout à coup qu'il est absolument pardonné. » Pour que cette parole soit celle de l'Evangile, il ne faut y changer qu'un seul mot. Il faut écrire : « Ce serait en lui persuadant tout à coup, qu'en dépit de son crime et de la vie qui l'y avait amené, il n'avait jamais cessé d'être l'objet de l'amour de son Créateur. «

C'est bien là ce que Dieu, après y avoir préparé l'humanité, a lui-même entrepris de lui révéler dans les faits dont témoigne l'Evangile. C'est aussi la seule explication de l'histoire de chaque âme, telle que nous l'avons sous les yeux tout d'abord chacun de nous en soi-même ; soit que cette histoire arrive déjà ici-bas à son dénouement, soit que, comme dans l'immense majorité des cas, nous n'en voyions dans ce monde que les premiers débuts.

De là aussi l'atmosphère de joie, de paix, de félicité et de liberté que respire la foi du croyant, et cela non seulement sous la lumière de l'Evangile lui-même, mais dès les commencements de la foi au Dieu Sauveur ; comme dans les vies des patriarches, ou dans les écrits des poètes sacrés ou des prophètes d'Israël. De là aussi ce fait qui semble d'abord contradictoire,

— aussi longtemps qu'on n'a pas compris que l'homme n'a pas cessé, en dépit de sa déchéance, d'être « de race divine, » — ce fait d'une âme d'homme humiliée jusque dans la poussière devant le souvenir de son péché, en même temps qu'elle se montre debout et dominant de haut le monde passager de la terre, grâce à ce fait qu'elle a ressaisi la conscience d'être « l'enfant de Dieu. » Rien de plus abaissé, rien aussi de plus triomphant, que l'homme à qui la foi a rendu la véritable conscience de lui-même; auquel cette foi a rouvert sa patrie céleste, en lui révélant la place qui n'avait pas cessé d'y être la sienne dans les décrets du Dieu suprême.

Ce que nous voyons alors se formuler devant nous, c'est cette religion qui consiste en un amour toujours plus personnel, toujours plus assuré et plus profond; amour que rien ne rappelle autant sur la terre que l'affection maîtresse de la vie de l'homme, affection à laquelle cet amour est en effet constamment comparé dans l'Ecriture tout entière. Nous sommes là devant ce rapport d'être à être, devant cette union personnelle entre Dieu et l'homme; union qui s'accomplit chez l'homme par une action réceptive toujours plus émue et toujours plus intime, répondant en lui à l'action par laquelle son Dieu est venu d'abord lui-même conquérir son cœur. Au lieu de la simple connaissance intellectuelle des faits historiques d'un christianisme traditionnel, c'est l'amour et le service du Christ lui-même. C'est Christ occupant toujours plus, à lui seul, la place qu'on avait donnée ou à « la vérité religieuse, » chez les esprits dogmatiques, — ou à « l'Eglise, à ses institutions et à ses usages, » chez les natures avides de vie sociale, ou chez les hommes ambitieux d'influence et de domination.

A mesure que l'homme ressaisit en Dieu sa vie personnelle, il laisse tomber, ou du moins il met en second rang, tous ces éléments de religion historique et traditionnelle, qui avaient suffi à ce qui n'était encore en lui qu'une vie individuelle, et par conséquent faible et dépendante. Ils étaient pour lui ce qu'avaient été, pour l'apôtre lui-même, ces « éléments de la

loi, » par lesquels il avait été « gardé » jusqu'à l'avènement de la liberté de la foi [1].

A cette heure, cet homme se sent rendu à lui-même. De là aussi cet attachement passionné de l'âme croyante pour Celui en qui elle s'est ressaisie elle-même ; en qui elle a retrouvé, avec ses instincts primitifs et éternels, un rapport personnel avec Dieu comme avec son Créateur et son Père. De là le fait de ces croyants « qui l'aiment bien qu'ils ne l'aient jamais vu ; » auxquels il a suffi de quelques mots de lui pour leur faire reconnaître en lui leur Frère céleste, et pour s'attacher à lui « avec une joie ineffable et glorieuse. » Ces sentiments de famille et de patrie retrouvées ; cette attente d'un avenir qui suffit à remplir le cœur ; bien qu'on n'en sache que ce seul fait, qu'il sera la demeure et le royaume du Dieu et du Père de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. De là le fait que ce Christ, parce que ses paroles sont des paroles de Dieu et ses œuvres des œuvres de Dieu, se trouve suffire pleinement aux aspirations religieuses de l'âme humaine ; qu'il lui en inspire même de nouvelles, infiniment plus puissantes que celles qu'elle avait connues jusque-là. De là le fait que, pour cette seule raison, cette individualité, si éloignée de notre époque, et qui dans ce moment-ci est sans aucune relation historique avec l'homme terrestre, accomplit pour ainsi dire la conquête de cet homme ; qu'elle devient pour lui la source positive d'une paix, d'une sécurité et d'une joie essentiellement nouvelles. De là le fait que ce nouveau rapport ouvre à l'âme des expériences qui comblent ses désirs les plus élevés ; qu'elle y trouve ce qu'elle ressent elle-même comme « la plénitude de Dieu. » Ces faits positifs, et qui se renouvellent constamment sous nos yeux chez des hommes de tout rang, de tout âge, et cela sous les formes les plus diverses et dans les circonstances les plus variées, — ces faits suffisent pour prouver qu'encore à cette heure, et pour l'homme le plus « déchu, » pour l'homme devenu le plus étranger à la connaissance de Dieu, — la patrie de l'âme humaine est bien le ciel d'où Christ est descendu, et dont il nous rouvre les portes. Si un tel homme a été égaré au point de

[1] Gal. III, 23.

perdre entièrement jusqu'au souvenir de la maison céleste, son origine n'en demeure pas moins le fait qui domine son existence actuelle ; vu qu'à l'heure qu'il est cet homme est encore constitué pour réaliser, et cela tout d'abord en lui-même, « l'image et la ressemblance de Dieu. »

Cette position foncière et essentielle de l'âme humaine à l'endroit de Dieu, se montre d'une façon frappante dans la manière dont l'homme répond à l'œuvre divine pour le salut, et tout spécialement par conséquent dans le fait religieux de « l'Eglise. »

C'est ainsi que nous nous trouvons là en présence de deux faits religieux très distincts, suivant qu'il s'agirait d'hommes ignorant encore la noblesse essentielle de leur nature, ou que nous aurions devant nous une assemblée composée d'hommes « revenus à eux-mêmes, » ou « convertis » à leur vie véritable en Dieu.

Dans le premier cas, tout ce qu'on peut dire c'est qu'on est en présence d'hommes qui, sous l'influence du sentiment qu'ils sont privés du secours et de la faveur spéciale du Tout-Puissaut, se réunissent dans l'espoir de trouver ensemble ce que chacun d'eux se sent inhabile à atteindre à lui seul.

Dans le second cas, c'est tout autre chose. C'est alors une action commune, librement accomplie par des hommes qui se sentent tous de nouveau en possession de leurs origines, parce que chacun d'eux a ressaisi la communion personnelle de Dieu dans l'expérience de son amour.

Le premier de ces deux faits nous apparaît dans l'Eglise traditionnelle quelle qu'elle soit, lorsque, se nommant une Eglise chrétienne, elle s'appellerait à côté de cela orthodoxe ou hétérodoxe, évangélique ou libérale, officielle, nationale, ou libre. C'est alors un fait exclusivement *humain*, dans le sens dans lequel ce mot signifierait ce qui n'est pas divin. Non pas que Dieu soit nécessairement étranger à un fait semblable. Bien au contraire ! Nulle part peut-être ne se montre plus clairement « la conduite » de cette volonté suprême, qui est déjà si apparente dans tout ce qui ressortit à la vie sociale, comme dans

les institutions traditionnelles de l'Etat, par exemple, ou dans celles de la famille.

Néanmoins, considéré uniquement en lui-même, et en dehors de l'influence spéciale que viendrait, ici et là, y exercer l'Esprit de Christ, l'Eglise historique est bien un fait exclusivement humain. Ne ressortissant qu'à l'homme « naturel, » ce fait ne sera jamais, comme tel et à lui seul, de nature à pouvoir amener l'homme à Dieu, en réveillant en lui le « nouvel homme. » Soit qu'il ait conservé les formes et les formules d'un christianisme traditionnel, ou qu'il se soit détaché avec le temps du souvenir des dogmes révélés, ce fait social de l'assemblée et de l'institution religieuses, ne représentera jamais que la recherche de Dieu par des hommes qui « l'adorent sans le connaître. »

Sans doute, il faut ici faire une différence essentielle entre des institutions religieuses qui ne seraient que ce que nous venons de dire, — et celles qui auraient encore préservé ne fût-ce que le souvenir effacé de l'œuvre divine du salut. Dans ce dernier cas il peut se faire que l'Eglise traditionnelle soit, pour un peuple, une grâce et une lumière que rien ne saurait remplacer. Le seul fait, par exemple, que telle de ces Eglises donnerait la Sainte Ecriture au peuple, tandis que telle autre se contenterait d'en rappeler quelques portions, — cela seul suffit pour faire de la nation où serait établie la première de ces Eglises, une nation d'hommes libres, et qui demeurerait toujours librement accessible à la lumière de l'Evangile du Christ. Quant aux peuples courbés sous l'influence d'une Eglise dont l'autorité s'est substituée à celle de l'Evangile, nous les voyons condamnés à toujours osciller entre une soumission passive à leur clergé, et cette haine toute spéciale de l'esclave chez lequel s'est réveillée la pensée de pouvoir briser ses fers. A moins d'un bouleversement complet des traditions, c'est-à-dire de la vie nationale elle-même, il est impossible que les peuples dont nous parlons arrivent jamais à cet état religieux qui permet à chacun un rapport libre, facile et direct avec le Dieu de sa conscience; un semblable rapport

n'ayant jamais lieu que par l'entremise directe et constante du Sauveur dont témoigne l'Evangile.

Dire que l'Eglise traditionnelle n'est pas, comme telle, l'Eglise de Jésus-Christ, n'équivaudra cependant aucunement à repousser cette institution. C'est là ce qu'ont beaucoup trop souvent perdu de vue, — aussi bien les partisans de la tradition religieuse, lorsqu'ils soutiennent que leurs institutions seraient l'expression directe et unique de la pensée divine ; — que les hommes préoccupés avant tout de la conversion du cœur, et de la vie et de la liberté religieuses de l'individu, lorsqu'ils repoussent les institutions traditionnelles non seulement comme insuffisantes, mais comme mauvaises en elles-mêmes. Sans doute, du moment où l'on admet que le péché a foncièrement détaché de Dieu la nature même de l'âme humaine, il ne peut plus être question d'une religion de l'homme laissé à lui-même ; de ce qui mériterait chez cet homme le nom de la recherche de Dieu. Il n'y a dès lors d'autre religion que celle du vrai croyant ; et toute autre religion n'est plus qu'une superstition sans valeur et sans raison d'être.

Tel n'est cependant pas le cas lorsqu'on a compris que, même dans sa déchéance la plus entière, l'homme est encore, dans sa nature foncière, « de race divine ; » qu'il est demeuré, même alors, capable de réaliser l'image divine, du moment où cette image, qu'il a perdue de vue par suite de son péché, lui serait de nouveau présentée. Dès lors il sera vrai de dire qu'il y a place pour ces deux faits religieux ; bien plus ! que l'un est aussi indispensable que l'autre pour le développement graduel de la vie religieuse de l'humanité.

C'est ce qui apparaît très clairement dans la position qu'occupera l'Eglise traditionnelle en face de l'Eglise des vrais croyants, lorsque chacun de ces faits aurait su garder la position qui est réellement la sienne. Il faut, pour que tel soit le cas, et que les représentants de la tradition et que ceux de la vie individuelle, cessent de borner les faveurs et le salut divin, chacun d'eux à leur propre parti. Il faut bien plutôt qu'ils en soient venus à travailler tous ensemble à l'œuvre du même

Dieu, chacun dans sa propre sphère, et en s'estimant et en s'aimant les uns les autres.

Puissent nos enfants saluer l'aurore de jours semblables ! Ce qui en retarde l'avènement, ce n'est pas autant le fait qu'on ne comprendrait pas les devoirs qu'implique un tel souhait. C'est plutôt qu'on les aurait assez clairement entrevus, pour craindre avant tout d'en ressentir et l'importance et la vérité. Aussi n'osons-nous prévoir la fin des débats qui résulteront toujours, d'un côté de l'orgueil méprisant des hommes de la religion officielle, et de l'autre de la façon dont y répondra toujours l'orgueil étroit et envieux d'une minorité constamment en danger de devenir une secte. On a hâte de détourner les yeux de ces faits purement humains, pour reposer son regard sur l'image du fait social réellement divin, ou de l'Eglise du Sauveur.

Cette Eglise ne sera jamais que l'assemblée des hommes qui se réunissent uniquement au nom de Celui en qui ils ont et ressaisi leur vie, et retrouvé le Dieu de leur vie. C'est là certainement un tout autre fait religieux que celui et de l'Eglise purement traditionnelle, et de la secte qui ne vit que de sa protestation contre cette Eglise. Malheureusement il est difficile, dans les temps où nous vivons, de dépeindre l'Eglise du Sauveur pour l'avoir rencontrée. Les églises abondent, sans doute ; et, avec leur activité parfois moralisante, parfois aussi démoralisante, avec leur voix retentissante et souvent fatigante, elles tiennent certes une place assez large dans la vie sociale des peuples de la civilisation.

Ce n'est pas là pourtant qu'on devra chercher cette Eglise dont le Fils de Dieu s'est borné à dire ce seul mot : « Là ou deux ou trois sont assemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux ! » — Qui nous la donnera, cette assemblée où, quelque humble qu'elle soit, nous pourrions nous attendre à trouver, non pas des hommes officiels parlant officiellement de lui ; non pas même des frères qui nous affirmeraient le connaître personnellement ; qui même assureraient l'avoir rencontré sur leur chemin ; non ! mais où nous oserions espérer nous trouver en sa présence ! en sorte que tous les cœurs se tai-

raient devant lui, pour adorer ensemble Celui de la bouche duquel ils auraient tous entendu ne fût-ce que ce seul mot : « La paix soit avec vous ! »

C'est bien là pourtant l'Eglise du Sauveur. Bien mieux ! c'est la seule qui ait droit à ce nom. Toute autre Eglise peut commander notre respect, comme une réunion d'hommes religieux, ou même de croyants ; mais celle où l'on se sera si réellement rassemblé en son nom qu'il sera présent à tous les cœurs, cette Eglise sera la seule de laquelle il pourra se faire qu'on dise, après l'avoir quittée : « Notre cœur ne brûlait-il pas quand, sans savoir alors que c'était lui, nous l'avons entendu nous expliquer les Ecritures ! »

Evidemment, même ce que nous disons-là ne sera compris que de ceux qui auraient ressaisi en lui, de façon à n'en plus perdre la certitude, leur position de « fils de Dieu ; » de fils égarés sans doute, infidèles même et indignes ; mais qui savent cependant qu'ils n'avaient jamais perdu, même pendant les jours où ils l'avaient le plus entièrement méconnue, la place qui était demeurée la leur dans la pensée, et dans la volonté, de Celui qui les avait créés « capables en eux-mêmes de réaliser son image. »

Enfin, c'est dans la théologie proprement dite, dans notre doctrine, disons mieux ! dans notre expérience, de Dieu, que se montrera l'importance de cette vérité première : « que l'homme, en dépit de son péché, a gardé, dans sa nature elle-même, la capacité de « devenir comme Dieu, » ou « de réaliser ici-bas son image. »

Comprenons tout d'abord que ce n'est qu'à cette condition, que ce n'est que si l'homme actuel, l'homme pécheur et mortel, est encore, sinon dans le fait du moins virtuellement et dans les intentions de Dieu, apparenté avec son Créateur, — qu'il pourra être question pour un tel homme d'entrer avec ce Créateur suprême ne fût-ce que dans un rapport de *connaissance*.

En effet, l'Etre suprême et absolu ne peut être connu tel qu'il est, à distance, ou uniquement par la vue des résultats de

son action historique. Une vue semblable demeurera toujours pour l'homme, à elle seule et en elle-même, la vue d'un fait étrange ; d'un fait qui lui sera même d'autant plus étrange, qu'il exciterait davantage son étonnement et son admiration.

Un rapport d'être à être impliquera toujours une expérience directe. C'est dire, dans ce cas-ci, vu la position antérieure et supérieure de l'Etre avec lequel l'homme devrait entrer en rapport, que cette expérience devra toujours avoir été inaugurée par cet Etre. Il faudra que Dieu soit lui-même venu se faire l'objet de l'expérience humaine de celui auquel il voudrait se faire connaître.

Chose semblable ne pourra cependant avoir lieu qu'à la condition, qu'il y ait communauté de nature entre Celui qui viendrait inaugurer ce rapport et celui avec lequel il devrait avoir lieu. Une grandeur infinie, incommensurable pour notre pensée, — qui plus est, un amour divin qui ne pourrait qu'être admiré de loin, vu que nous demeurerions incapables, à un degré quelconque, des émotions qui le caractérisent, — tout cela ne contiendrait pas les éléments d'un rapport personnel intime et direct, tel que devrait nécessairement être un rapport réparateur inaugurant pour nous le salut. En effet, les impressions qui pourraient en résulter ne pénétreraient jamais jusqu'au centre même de notre être. Quelle qu'en fût la puissance et la vivacité, elles ne dépasseraient jamais la sphère de nos seules facultés de perception.

Pour qu'ait lieu, entre le Dieu de la vie et l'homme déchu, un rapport de vie nouvelle et de salut, il faut absolument qu'en vertu de ses origines cet homme soit, encore à cette heure, capable de faire l'expérience directe de Dieu lui-même. Et comme il faut pour cela que Dieu, à qui appartient ici l'initiative, se communique lui-même à un tel homme, cette communication ne devra pas être une impression extérieure et pour ainsi dire superficielle ; mais bien l'expérience, imposée au centre même de la personnalité humaine, de la personne divine elle-même. Or ce n'est pas cette personnalité humaine, laquelle est essentiellement limitée dans son action, qui pourra ici agir. Il faudra nécessairement, dans ce cas, l'action de l'Etre infini ;

de l'Etre dont l'action n'est limitée que par elle-même ; de l'Etre auquel toute existence autre que la sienne est pleinement accessible. Si donc le rapport entre Dieu et l'homme doit avoir lieu, il faudra nécessairement que ce soit Dieu qui l'inaugure en revêtant lui-même l'existence qu'il a donnée à l'homme ; existence qui, si le rapport doit être réciproque, devra impliquer déjà en elle-même « la capacité de Dieu. » Ce n'est que de la sorte que pourra s'effectuer, entre Dieu et l'homme, ce rapport d'être à être que l'Ecriture tout entière n'hésite pas à comparer au rapport humain du mariage ; comme étant ce qui seul, dans le monde de l'homme, peut représenter une communication directe et réciproque entre deux êtres personnels.

Et non seulement c'est la seule image dont l'Ecriture se serve pour signifier le fait dont il s'agit, mais elle y a d'autant plus constamment recours, que le rapport dont elle veut ainsi témoigner devient plus direct et plus intime. Si Jéhovah est déjà représenté, devant le peuple de la révélation, comme « l'époux » de ce peuple[1], c'est surtout Notre-Seigneur qui, dès le début de son ministère, puis plus tard par son Esprit dans les apôtres[2], se dépeint lui-même sous les traits de « l'époux céleste » de l'âme humaine. Rien ne peut dire plus clairement qu'en se donnant à Dieu par Christ, l'homme déchu, loin de changer de nature, revient bien plutôt à ce qui avait été sa nature première au jour où il avait été créé « dans l'image de Dieu et comme sa ressemblance, » c'est-à-dire dans une sphère de vie dont le développement devait l'amener à « devenir semblable à Dieu. »

Il faut donc, en face du salut de Dieu, que l'homme déchu qui doit être l'objet de ce salut, ait conservé cette faculté réceptive qui avait fait de lui un être « capable de Dieu. » C'est là ce qui seul le mettra en état de répondre aux avances célestes par cette soumission, par ce don absolu de soi-même, qui s'appelle « l'obéissance de la foi, » et auquel rien ne ressemble autant, dans le monde de l'homme, que le don que l'épouse fait d'elle-même à son époux.

[1] Esa. LIV, 5.

[2] Math. IX, 15 ; Eph. V, 32.

Ce n'est donc qu'une juste appréciation et de la nature première, et de l'état actuel, de notre être, qui nous permettra d'apprécier sainement le rapport réparateur qui seul peut nous sauver de l'état auquel nous a réduits le péché. Seul le sentiment de notre véritable nature, nous ouvrira l'intelligence du rapport par lequel Dieu rend à l'homme la vie céleste en vue de laquelle il avait été créé ; vie qui seule, par conséquent, répond aux besoins fonciers de sa nature. A mesure que l'homme aura compris quel il est, il verra en Dieu Celui dont l'approche le fera, à elle seule, passer de son esclavage actuel, à la liberté ; du service de la loi, à la vie libre de la foi ; de l'obéissance forcée au commandement, aux progrès faciles de la charité ; de l'égoïsme auquel il est d'abord enchaîné, à cet amour désintéressé et indépendant de son objet, qui constitue la vie et la béatitude de Dieu lui-même.

Et même avant cela, même avant que l'homme se soit retrouvé en Dieu, apparaîtra déjà chez lui, grâce à ce trait ineffaçable de sa nature elle-même, cette recherche de ses origines divines, qui seule explique tout ce qui relève et ennoblit sous nos yeux l'histoire de l'âme humaine attachée à la terre. C'est à cette recherche que ressortira pour nous tout ce qui, chez le penseur, chez le poète et chez l'artiste, maintient les aspirations éternelles de notre nature, en dépit de l'état d'obscurité et de découragement qui résulteraient pour lui du péché. Au lieu de méconnaître, peut-être même de mépriser et de repousser, les efforts du moraliste ou du sage, ou les élans du poète et de l'artiste, l'Evangile de Christ en reconnaît la grandeur et la beauté, et, en les rattachant au Dieu qu'il nous révèle, il les encourage et les ennoblit. C'est l'apôtre du salut par grâce, le prédicateur de la justice par la foi seule, le témoin de la régénération par l'Esprit et du royaume céleste du Christ, qui nous rappelle que Dieu « rendra la vie éternelle à ceux qui, persévérant à bien faire, cherchent la gloire, l'honneur et l'immortalité[1] ; » comme c'est lui qui montre, dans la conscience des gentils eux-mêmes, « l'œuvre de la loi divine écrite dans leurs cœurs. »

[1] Rom. II, 7, 14.

L'œuvre du salut, présentée comme nous avons essayé de le faire, ne saurait donc soulever l'alternative si fausse et si dangereuse, de l'action exclusive soit de Dieu soit de l'homme. Inaugurée sans doute par Dieu lui-même, elle l'a été dans le monde de la liberté et de la charité. Ce salut est déjà l'œuvre de Dieu envers l'homme, avant l'apparition historique de l'homme, ou sa création dans le temps. Cette œuvre n'est pas mise devant l'homme comme un fait qu'il devrait réaliser, mais comme une réalité à laquelle il est appelé à s'associer avec reconnaissance et avec joie. Le salut de Dieu ne s'acquiert pas, il se reçoit. Ce n'est le prix, pour l'homme, ni de l'acceptation forcée d'une idée irréalisable pour sa pensée, ni de l'accomplissement contraint d'un devoir que ne lui dicteraient pas les libres mouvements de son cœur. Ce salut est la révélation, faite à l'homme, par l'Esprit de vérité, d'un fait qu'il avait perdu de vue, parce que son cœur s'était détourné de la sphère à laquelle ce fait ressortit. Lorsque l'homme l'accepte, disons mieux ! lorsqu'il le saisit comme celui qui se sent mourir ressaisirait sa vie, c'est là pour lui le retour à son état normal ; le retour ému, et bientôt toujours plus triomphant, à ce dont l'absence avait été à la source de toutes ses souffrances et de toutes ses obscurités. C'est une révélation tellement inespérée, c'est un « don de Dieu » tellement supérieur à tout ce que l'homme déchu et égaré eût jamais pu croire, qu'il faut la vue du miracle éclatant du Christ tel que l'Evangile le proclame depuis deux mille ans, pour convaincre le cœur découragé du pécheur, pour faire cesser ses hésitations, ou bien, si ce salut le trouve froid, indifférent et aveuglé par son sot orgueil, pour lui briser le cœur, en le jetant à genoux devant un amour auquel rien ne saurait résister.

Quant à cet amour divin lui-même, il n'est en Dieu que la manifestation, aussitôt que l'homme peut la comprendre et dans la mesure dans laquelle il la peut saisir, de ce qui n'avait jamais cessé d'exister dans la pensée de Dieu et dans le décret absolu de sa volonté. Eternellement présent devant lui, ce salut n'attendait, pour être mis devant nous, que le moment où, grâce à notre retour à nous-mêmes, nous serions capables

de l'apprécier. De là ces lenteurs de la patience céleste qui sont la clef de l'histoire de notre race.

C'est ainsi que nous arrivons à laisser la préoccupation d'une action commandée, — la pensée pénible d'un effort méritoire, — pour la vue d'un salut existant déjà tout entier dans les décrets célestes, et pour une conversion à Dieu qui est avant tout un retour à nous-mêmes.

Dès lors s'établit et grandit dans notre âme la paix quant à nous-mêmes, cette « paix de Dieu qui passe toute intelligence ; » et une gratitude et un amour toujours plus exclusifs et toujours plus puissants, envers Celui en qui nous ressaisissons toujours plus avidement « notre Père. »

Quelle qu'en soit la grandeur infinie et l'éclat inattendu, ce salut de Dieu nous apparaît toujours plus, non seulement comme le fait attendu par l'humanité tout entière, mais, de la part de Dieu, comme l'action naturelle et nécessaire, par laquelle notre Créateur vient réveiller en notre âme une vie dont il avait déposé en nous le germe, et que notre péché menaçait d'étouffer à jamais.

On le voit, c'est là le seul Dieu avec lequel l'homme puisse être uni, sans cesser pour cela d'être homme. C'est le Dieu qui vient lui-même s'unir à l'homme, parce qu'il n'avait jamais cessé de voir en l'homme son enfant. C'est bien le Dieu dont témoigne l'Evangile, et dont il témoigne comme de Celui qu'avaient annoncé les prophètes, et que le païen lui-même « adorait sans le connaître. » C'est le Dieu qui, non pas par pitié pour la misère d'un être étranger à sa vie, mais par amour pour son enfant égaré et perdu, descend jusqu'à l'homme, parce qu'il avait d'abord créé l'homme pour qu'il réalisât son image. « *Parce que vous étiez ses fils,* » écrivait Paul aux païens convertis de la Galatie, « Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils[1]. »

[1] Gal. IV, 6.